

Le poète parie... (dans une belle pièce où malheureusement une longue théorie de solécismes est conduite par l'emploi fautif de certaine locution conjointive), le poète parle et nous ne comprenons plus sa langue. Ses maîtres ne sont plus nos maîtres. On l'eût aimé, c'est certain, à l'âge du romantisme, avant 1857 en tout cas, ou encore au temps de la poésie philosophique, mais nous ne pouvons sans gêne accorder davantage notre pas à celui de cette cohorte sévère d'alexandrins qui marche pesamment et s'accompagne du buccin des grandes considérations.

M. Charbonneau est, dans la littérature canadienne, le poète qu'on respecte, qu'on estime, qu'on ceint de lauriers, mais qu'on ne lit pas. Est-il trop grand pour la génération présente ou avons-nous tant changé depuis l'époque du renouveau littéraire canadien, depuis, disons, la fondation de l'Ecole Littéraire de Montréal ? Problème.

M. Jean Charbonneau est l'auteur de quatre volumes de poèmes, dont deux édités chez Lemierre, à Paris, ainsi que d'un ouvrage remarquable, que tous devraient connaître, sur les Influences françaises au Canada.

CHANTE ROSSIGNOL, CHANTE...

par Lionel Léveillé, (L'Eclaireur, Beauceville.)

De M. Lionel Léveillé, nous n'avions rien lu depuis "La Claire Fontaine", recueil de poésies publié en l'an 1913. Englebert Gallèze, pseudonyme sous lequel nous le connaissons, n'avait jusqu'ici mis en vers que le terroir. C'est, cette fois, sur le thème même de la vieille chanson de France (A la claire fontaine) qu'il rythme la

marche de son livre qui, d'ailleurs, est excellente. Toutes les pièces se placent sous chacun des distiques de la chanson et sont gaies ou tristes selon que chante le rossignol ou que pleure le cœur qui l'écoute.

Telles pièces sont inspirées d'un dicton populaire ou proverbe et bourgeois et prosaïques comme le proverbe lui-même, cette formule du gros bon sens ou, révérence parler, de la sagesse; telles autres, tissées sur un métier plus fin, celui des contes de fées, de vieux refrains et de rondes enfantines, sont tout à fait réussies.

Certaines encore sont pures gazettes rimées, comme "La Semaine du Livre", et "Le Chat m'avait mangé la langue", ou bien écrites uniquement en vue d'une image à placer, à la façon des amateurs de calembours.

Toute la troisième partie du livre, le Poème à la Femme excepté, n'est pas bien heureuse.

Nous retiendrons les premiers vers du **Souvenir**, tout le morceau intitulé: "**J'ai besoin de t'entendre**", qu'on trouvera aux premières pages de "La Revue", **Personne**, d'une écriture unanimiste, et ce quatrain qui termine **Vulgarité**:

*Et mon âme, sans s'apaiser,
A connu ton impur baiser,
Vulgarité, laideur sans voile,
Soir lourd où ne point nulle étoile.*

M. Lionel Léveillé a, dans ses cartons, deux ouvrages de prose: **Divagations sur nos lettres** et **Le roman d'un vieil homme riche**.

LE FRANÇAIS, par Damase Potvin, (Editions Edouard Garand, Montréal, 1925).

On pourrait tirer du dernier roman de Damase Potvin d'excellents mor-